

DES INTERPRÉTATIONS VISUELLES POUR COMMUNIQUER

Philippe
HAERINGER*

■ Résumé

La sectorisation des savoirs éloigne de la connaissance vraie, surtout lorsque l'objet de connaissance est une manifestation humaine aussi globale qu'une ville. A cela une solution : la découverte (ou la redécouverte) de la surface visible. Celle-ci a l'avantage de proposer une synthèse qu'aucun discours ne saurait atteindre et où peuvent se rejoindre les discours des uns et des autres. Car la ville est d'abord un livre ouvert avant d'être un tissu d'énigmes. C'est aussi une réalité charnelle. Il faut donc réapprendre à la visiter. Ensemble.

■ Abstract

Making Visual as a Means of Communication

Sector-based learning removes from true knowledge, especially when the subject is a human expression as overall as a city. To discover (or rediscover) the visible surface area of the city is a solution. With the advantage of offering a synthesis no speech could achieve and every speech occurs to. Because the city is at first sight an open book, and then a riddle. It is also an earthly reality. Thus we have to relearn how to visit the city. Together.

■ L'expérience amorcée par le groupe "Mégapoles" n'est pas organisée sur la base d'une collaboration formelle entre chercheurs et collectivités locales. Toutefois, elle ouvre des voies qui paraissent susceptibles d'améliorer la communication des savoirs sur la ville. D'abord entre chercheurs, que des terrains trop différents séparent. Mais le jeu de vérité tenté par le groupe pourrait tout aussi bien, et avec un avantage partagé, associer les praticiens de la ville. Seule la distorsion géographique entre des terrains lointains (il s'agit des mégapoles du Sud) et la localisation parisienne d'une expérience naissante limite, pour l'instant, cette transversalité professionnelle à la participation d'urbanistes et ingénieurs d'étude présents en France. Le débat sera cependant bientôt porté sur la place de São Paulo, en collaboration avec les organes de planification de cette région métropolitaine.

La constitution encore très informelle du groupe "Mégapoles" (qui réunit des chercheurs d'appartenances diverses, ayant en commun la connaissance d'une ou plusieurs mégapoles du Sud), s'est faite sur un constat d'incommunicabilité des savoirs régionaux, davantage que sur celui d'une sectorisation proprement dite de la connaissance. A l'échelle du discours mondial sur l'urbanisation des régions du Sud, c'est en effet ce cloisonnement qui semble primer. La démarche adoptée en découle directement, mais elle semble également apte à améliorer l'échange transdisciplinaire. Voici, abrégé, l'argumentaire qui justifia nos premières réunions.

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 34927 ea 1

Cpte : 0 M

* Géographe et Anthropologue, Département SUD, ORSTOM, Paris

■ POUR UNE DÉCOUVERTE DE LA DIFFÉRENCE

La recherche mondiale sur l'urbanisation du Sud est légitimement traversée par des concepts, des questionnements, des écoles qui créent le débat. Mais celui-ci se nourrit pour une bonne part, plus ou moins à l'insu des débatteurs, d'une non-compréhension respective du terrain de l'autre. D'un ensemble géo-culturel à un autre, les mêmes concepts ne recouvrent pas les mêmes réalités.

Il faudrait, pour remédier à cette difficulté de communication, accorder davantage d'attention à la perception de l'objet étudié et à sa restitution. Mais la description, étape nécessaire du procès scientifique, n'est pas en honneur. Il en résulte que le discours mondial sur l'urbanisation du Sud est trop peu marqué par les différences de terrain, laminées par la conceptualisation.

Décloisonner les savoirs régionaux revêt un intérêt d'autant plus important que les différences sont présumées fécondes. Elles le sont non seulement parce qu'elles sont la substance de l'analyse comparatiste – autre ressort essentiel de la recherche – mais aussi parce que les différences observables recèlent probablement l'essentiel des facteurs explicatifs d'un paradoxe permanent : le dynamisme des sociétés citadines dans des villes catastrophes.

■ DES DIFFÉRENCES PRÉSUMÉES FÉCONDES

Les modèles résidentiels, économiques et sociaux qui assurent le quotidien du plus grand nombre échappent le plus souvent aux catégories de l'analyse normative internationale. C'est qu'ils sont la résultante d'un ensemble de réalités historiques, sociales et culturelles locales. Cet ancrage dans le local est garant de leur maintien et de leur faculté d'adaptation, donc d'évolution. On posera comme hypothèse que ces modèles "populaires" ou "majoritaires" sont les meilleurs atouts pour l'équilibre des villes d'aujourd'hui et de demain, et qu'à l'inverse l'attraction des modèles "internationaux" est souvent – mais pas toujours et pas pour tout – source d'impuissance et de déséquilibre.

La vérification ou l'infirmité de cette hypothèse ne saurait trouver laboratoire plus convaincant que la mégapole, comprise comme le niveau paroxystique où le mouvement urbain bascule vers l'inconnu, et suscite les inquiétudes les plus grandes. C'est à ce ni-

veau que la faillite des modèles locaux est le plus à craindre et que l'attraction des modèles internationaux s'exerce de la manière la plus forte. Vérifier l'éventuelle résistance, voire la confirmation de ces *patterns* prendrait, à ce niveau, une valeur particulièrement démonstrative.

Cette quête des différences procède donc d'une optique sinon optimiste, du moins singulièrement attentive aux aspects "positifs" des situations urbaines, en complémentarité du catastrophisme auquel conduit presque mécaniquement l'observation des convergences du mouvement urbain mondial, et qu'il ne s'agit pas de récuser. Cela passe, d'ailleurs, par une interrogation permanente sur le relativisme du positif et du négatif en un tel domaine.

■ LA FACULTÉ D'ÉTONNEMENT

Saisir des différences n'est pas aussi aisé qu'on pourrait le croire. En témoigner non plus. Car elles ne peuvent s'apprécier qu'en fonction d'un contexte et celui-ci est difficilement transmissible dans sa complexité, sa plasticité, sa réalité charnelle. C'est pour cela qu'en dépit des débats d'idées qu'elle suscite, la circulation des publications ou communications sur l'urbain n'équivaut pas toujours à un véritable transfert de savoir expérimental. Le handicap est grand par rapport aux conditions d'un débat entre chimistes, ou même biologistes. Il faudrait que chaque partenaire d'un débat comparant deux, cinq ou dix situations urbaines ait eu l'occasion de vivre dans chacune d'elles, de les avoir vues et senties, d'y avoir pris un certain nombre de repères. Alors, même sur la base de représentations partielles ou biaisées, l'information passerait. A défaut, il convient de trouver une technique d'échange qui réduise autant qu'il se peut l'opacité des témoignages. Et cela passe par une volonté délibérée de "restitution" de la ville dont on parle, puis des faits que l'on y a observés.

On ne saurait, certes, s'illusionner sur la possibilité d'enfermer une réalité aussi multidimensionnelle qu'une mégapole dans un système descriptif, aussi astucieux et sensible soit-il. Du moins tirera-t-on parti du fait qu'une mégapole est d'abord une réalité physique, et que la surface sensible d'une ville est assimilable à un grand livre ouvert. La morphologie urbaine, mais aussi d'autres couches du visible (physionomie des foules, matérialité et affichage des activités économiques, transparences de la vie publique ou domestique, rites, symboles et mots d'ordre véhiculés par le décor et le graphisme ur-

bain, etc...) constituent de nombreux systèmes de signes. Substance ou écume de la vie citadine, ces signes offrent un premier niveau de lecture ou fournissent pistes et énigmes pour aller plus loin, plus profond. Peu de chapitres de la réalité urbaine leur échappent totalement.

Ici se rejoignent, ou peuvent se rejoindre, méthodes d'investigation et techniques de restitution. La quête des différences semble devoir tirer grand profit de cette sémiologie urbaine. Sur le terrain qui, par hypothèse, n'est pas situé dans l'espace de familiarité du chercheur comparatiste, la phase initiale de cette quête est nécessairement une phase de découverte et d'étonnement : la ville nouvellement abordée réagit, par sa surface sensible, au modèle urbain dont son découvreur est imprégné (par son vécu ou ses recherches antérieures). Cette phase est précieuse, si elle est enregistrée comme une étape fondatrice du processus de recherche. Et si elle est enregistrée comme telle, elle fournira par excellence cette part transmissible de la totalité urbaine, susceptible de provoquer, chez les participants d'un débat ou d'un groupe de travail, à nouveau l'étonnement, le choc de la découverte et, plus généralement, la perception d'une réalité sensible. Grâce au statut ainsi accordé au déchiffrement du visible (et, plus largement, de la première strate de perception d'un milieu complexe), la surface des choses doit échapper au superficiel et s'accommoder de l'inévitable part de subjectivité.

■ UNE MANIÈRE DE COMMUNIQUER

Ce qui vient d'être dit suggère un mode de fonctionnement original pour un groupe de chercheurs se donnant pour objectif de mettre en lumière et d'interroger les différences, menues ou considérables, que l'on peut observer d'une mégapole à une autre.

Au lieu que les rencontres proposées s'organisent autour d'un thème préconstruit, considéré dans l'absolu, on partira de préférence de l'examen d'un seul modèle urbain, éventuellement mis en opposition avec un modèle voisin ou contrasté. Il est en effet important que l'on se donne le temps et les moyens d' "entrer" dans les mégapoles qui seront étudiées, afin de mettre chaque participant en situation de s' "étonner" et de réagir non sur une abstraction, mais sur une entité urbaine dont il aura perçu la "rugosité" et l'étendue.

Au rang des moyens à mettre en œuvre : l'image diapo ou vidéo, bien sûr, afin que

cette "surface visible" de la ville à découvrir livre ses systèmes de signes et d'énigmes qui, comme les préparations d'un laboratoire, devraient favoriser l'échange comparatiste, en le fondant sur des observations que chacun aura pu faire simultanément sur le même objet.

Les images, il est vrai, seront vite dépassées, traduites en questionnements, en systèmes interprétatifs. Des thématiques fortes se dégageront nécessairement de l'exemple du jour, que les autres mégapoles n'auraient peut-être pas suscitées mais qui rebondiront tout de même sur chacune d'elles, renouvelant peut-être le regard jusque là porté sur elles par leurs observateurs familiers.

■ Voici l'expérience qui fut proposée et tentée depuis un an. De mégapole en mégapole, en interrogeant les particularités de chacune, nous devrions parvenir à renouveler un peu le questionnement sur le gigantisme urbain, et à mieux cerner la diversité des modèles de citadinité qui corrigent et tempèrent ce gigantisme.

Nous espérons aussi trouver les moyens matériels d'un retour de ce débat comparatiste vers les villes étudiées et leurs acteurs, à la fois pour le soumettre à leur critique et pour leur offrir une occasion de mieux mesurer par la différence, l'originalité et la richesse des modèles dont ils disposent. Il n'est pas douteux que la confrontation d'analyses et d'interprétations visuelles sera particulièrement adaptée à un tel échange.

■ Références bibliographiques du Groupe Mégapoles

1. *Argumentaires des Journées de Mars 1988 à Mars 1990*, 1990, 52 pages.
2. *Aujourd'hui dans cent ans. Essais sur les mégapoles du Sud*, 1990, 35 pages.
3. "De mégapole en mégapole", *ORSTOM - Actualités*, n° 29, 1990, pp. 2-7.
4. "Le groupe Mégapoles à la recherche des différences", *Chroniques du Sud*, n° 3, 1990, pp. 80-94.
5. Philippe HAERINGER, "L'évolution des modèles d'urbanisation majoritaires dans les mégapoles du Sud", *Prospective des déséquilibres mondiaux*, (tome 2 : Contributions scientifiques à l'ouvrage : *2 100 Récit du prochain siècle*, Payot, 1990), GREY, 1991.